



HAL
open science

POLITIQUE ÉTUDIANTE DE TRADUCTION. LE CAS DE L'ÉTHIQUE SANS L'ONTOLOGIE

Pierre Fasula

► **To cite this version:**

Pierre Fasula. POLITIQUE ÉTUDIANTE DE TRADUCTION. LE CAS DE L'ÉTHIQUE SANS L'ONTOLOGIE. A contrario. Revue interdisciplinaire de sciences sociales, 2017. hal-03928950

HAL Id: hal-03928950

<https://hal.science/hal-03928950>

Submitted on 21 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Politique étudiante de traduction

Le cas de L'Éthique sans l'Ontologie

Pierre FASULA

Dans cet article, nous présentons notre expérience de la traduction de *L'Éthique sans l'Ontologie*, du philosophe américain Hilary Putnam (Paris, Cerf, 2013), en essayant d'en tirer de manière plus générale une politique de traduction, c'est-à-dire l'idée d'un projet actif, conscient et sensible aux contextes, de traductions, qui s'appuie sur certaines données de la sociologie de la traduction.

Projets de traduction

Je voudrais commencer simplement en présentant mes projets de traduction passés et futurs.

Tout d'abord, j'ai commencé par des traductions du latin vers le français lors d'un master 2 sur la philosophie médiévale, plus précisément sur la réception d'Averroès en France, au 13^e siècle, chez Albert le Grand. Je me suis lancé dans la traduction d'un grand nombre de passages de ses différentes œuvres, pour rendre disponible ce qui semblait important. Je connaissais le latin de par ma formation : j'ai longtemps hésité entre philosophie et lettres classiques, et même si j'ai choisi la philosophie, j'ai continué à étudier le latin dans mon cursus, y compris lors des concours que l'on doit passer en France pour pouvoir enseigner (une des épreuves consiste à traduire un texte en langue étrangère, le latin étant une des langues proposées). Malheureusement, je n'ai pas publié ces traductions.

Ensuite, j'ai réalisé deux petites traductions de l'anglais (US) vers le français, à une période où j'avais commencé ma thèse sur Musil et Wittgenstein. La première est celle d'un article d'un universitaire américain pour des actes de colloque parus chez Vrin et consacrés à John McDowell, article dont le titre est « La nature comme esprit et comme monde »¹. Cette première confrontation à la traduction de l'anglais (US) au français a été très difficile, l'article en question étant relativement obscur à certains endroits. La deuxième petite traduction est celle d'une conférence que Putnam a faite en France en mars 2010, sous le titre « Vers un réalisme moral raisonnable »². Antonia Soulez, professeure à Paris 8 m'avait demandé de réaliser cette traduction, suite à la défection d'un premier traducteur. J'en tirerais une première remarque, qui peut paraître anecdotique mais qui ne l'est pas, sur le rôle du hasard dans ces questions : tomber sur une camarade de Paris 1 qui cherche quelqu'un pour traduire des actes de colloque, profiter de la défection d'un traducteur – on est loin de la vocation, terme parfois utilisé pour rendre compte d'un engagement dans la traduction (cf. *infra*).

Quoi qu'il en soit, mon intérêt pour Putnam vient de cette deuxième traduction, ainsi que du titre d'un de ses livres, *Ethics without Ontology*, d'une certaine fascination pour ce titre – autre élément irrationnel qui pousse à traduire : après le hasard, la fascination. Quoi qu'il en soit, il y a dans cette fascination quelque chose d'étrange. En effet, dans sa conférence, Putnam défend l'idée d'un « réalisme moral raisonnable », et au premier abord, qui entend « réalisme » en philosophie entend souvent « réalité des valeurs », c'est-à-dire l'idée selon laquelle, en plus des tables, des chaises, des personnes, des événements, etc., il y aurait aussi des valeurs, à découvrir par exemple dans le ciel des Idées. En même temps, le

¹ In Elliott (2012).

² Putnam (2012)

titre du livre de Putnam, *L'éthique sans l'ontologie*, indique une direction totalement différente, voire contraire : pour penser l'éthique, nous devrions nous passer de l'ontologie, c'est-à-dire justement des théories qui portent sur ce qui se trouve dans le monde. D'où le problème suivant : comment parler à la fois de réalisme moral, ce qui semble tirer du côté de la réalité des valeurs, et d'éthique sans ontologie, ce qui semble tirer dans le sens contraire ? La solution esquissée par Putnam est la suivante :

« L'invitation à donner les Conférences Hermès à l'université de Pérouse (première partie du présent volume) m'a fourni l'occasion de formuler et de présenter en public quelque chose dont j'ai réalisé que je voulais le dire depuis longtemps, à savoir que la respectabilité restaurée (et persistante) de l'Ontologie (la majuscule ici est intentionnelle !), à la suite de la publication de <De ce qui est> de Willard Van Orman Quine au milieu du siècle dernier, a eu des conséquences désastreuses pour presque toutes les parties de la philosophie analytique. Dans de nombreux articles, au cours de ma propre activité d'un demi-siècle comme philosophe, j'ai bien évidemment évoqué des sujets liés à cela. Par exemple, j'ai affirmé que l'éthique et les mathématiques peuvent posséder et possèdent effectivement une objectivité sans porter sur des objets sublimes et intangibles, tels que les <formes platoniciennes> ou les <entités abstraites>, et que l'idée selon laquelle <existe> a une signification unique et déterminée, gravée dans le marbre, pour ainsi dire, est erronée. Et l'éthique, ai-je argumenté, suivant l'exemple des pragmatistes américains classiques, ne doit pas être identifiée avec une unique préoccupation humaine ou avec un unique ensemble de concepts. Mais je n'ai jamais essayé jusque-là de montrer les relations entre toutes ces questions, et c'est ce que j'ai essayé de faire dans cet ensemble de conférences. » (Putnam 2013 : 22)

Au fond il faudrait penser l'objectivité des jugements de valeurs (et non la réalité des valeurs), la pluralité des sens de « il y a » (dans « il y a des chaises, des personnes, mais y a-t-il des valeurs ? »), et enfin la pluralité des valeurs.

Une dernière traduction est en cours, d'un autre livre de Putnam, *The Threefold Cord*, que l'on traduira sous le titre *La triple corde*. Les « trois brins » en question sont le corps, l'esprit et le monde, et ce livre porte précisément dans sa première partie sur la relation entre l'esprit et le monde (entre autres, des questions de réalisme, de perception), et dans sa deuxième partie sur la relation entre le corps et l'esprit. Putnam tire cette image d'un passage de la Bible, précisément de l'*Ecclésiaste* : « Une corde à trois brins ne se rompt pas facilement » (4 : 12), mais elle pourrait aussi être comparée à celle utilisée par Wittgenstein dans les *Recherches philosophiques*, bien que sur un tout autre sujet, les « airs de famille », dont un exemple est celui du concept de nombre. Son but est de montrer qu'il n'y a pas un concept de nombre, le nombre en soi, qu'on retrouverait dans tous nos usages du mot « nombre », par exemple dans « nombre entier », « nombre rationnel », « nombre complexe », etc. Au contraire, ces usages sont liés et se chevauchent, comme dans un fil :

« [...] nous étendons notre concept de nombre de la même façon que nous enroulons, dans le filage, une fibre sur une autre. Or la solidité du fil ne tient pas à ce qu'une certaine fibre court sur toute la longueur, mais à ce que de nombreuses fibres se chevauchent. » (Wittgenstein 2004 : 65)

Le but est de dissoudre une conception erronée du nombre en utilisant cette image du fil, dont la solidité tient à l'enchevêtrement de plusieurs brins. Dans *La triple corde* de Putnam, le point est similaire : il s'agit de montrer que le corps, l'esprit et le monde sont entremêlés, qu'ils forment comme une corde, et que cette corde est solide. Ce livre paraîtra aux éditions Vrin, fin 2016.

Politique étudiante de la traduction

Passons maintenant à cette question de la « politique étudiante de traduction », titre un peu prétentieux mais qui dit bien l'angle sous lequel je veux aborder cette question de la traduction : en faire un véritable projet, actif, conscient de ce qui se fait, mais aussi de ce qui ne se fait pas mais pourrait être fait, sensible en même temps au contexte dans lequel on veut traduire (contexte des études, contexte éditorial), etc. Je vais essayer de le développer, à la fois pour pousser les étudiants à s'engager dans ce genre de projet, mais aussi pour dire combien, en adoptant cet angle d'attaque, il me semble qu'on peut voir la traduction autrement qu'on ne le fait, en tout cas en philosophie, et que l'on peut mieux comprendre ce que les philosophes disent de la traduction.

Pour ce faire, je commencerai d'abord par décrire concrètement le contexte de cette traduction collective de Putnam, pour ensuite donner quelques éléments de sociologie de la traduction. Je vois trois intérêts immédiats à l'usage de la sociologie : cela permet évidemment de prendre du recul sur sa propre expérience, mais aussi de mieux comprendre les discours philosophiques sur la traduction, et enfin d'avoir peut-être une plus grande maîtrise pour de futurs projets de traduction. Sur ce dernier point, je ferais mienne la conviction de Bourdieu dans un article apparemment important pour les sociologues de la traduction, du moins ceux que j'ai consultés, « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées » :

« Je m'inspire, en ces matières comme ailleurs, d'une conviction scientifique qui n'est pas de mode aujourd'hui, parce qu'on est postmoderne... Cette conviction scientifique me porte à penser que si l'on connaît les mécanismes sociaux, on n'en est pas maître pour autant, mais on augmente, tant soit peu, les chances de les maîtriser, surtout si les mécanismes sociaux reposent sur la méconnaissance. » (Bourdieu 2002 : 4)

Laissons de côté l'aspect polémique de cette déclaration et gardons l'idée toute simple que la sociologie de la traduction permet de bien mieux développer un projet de traduction à long terme.

L'Éthique sans l'Ontologie – description du contexte de traduction

Le premier aspect important du contexte est celui des thèmes de recherche de l'équipe PhiCo. Traduire Putnam avait sa pertinence dans l'équipe dont je faisais partie, et dont je fais toujours partie, PhiCo (le centre de philosophie contemporaine de la Sorbonne). Putnam en est une référence à plusieurs titres : à l'évidence parce que c'est un auteur contemporain, mais surtout parce qu'il a appartenu à ce que l'on appelle la philosophie analytique classique, c'est-à-dire ce courant de philosophie qui s'est développé au XX^e siècle dans les pays anglo-saxons, mais qui a pourtant son origine en bonne partie en Europe, avec l'émigration aux USA des scientifiques et philosophes allemands et autrichiens à la fin des années 30. Putnam a contribué à ce courant qui se veut scientifique mais il s'en est aussi rapidement démarqué en introduisant d'autres types de philosophie : le pragmatisme (philosophie développée aux USA par Peirce, James et Dewey, avant l'arrivée de cette philosophie scientifique), la philosophie du langage ordinaire et notamment Austin, et à la jonction des deux le cas très particulier de Wittgenstein. Putnam a aussi discuté la philosophie dite continentale. Putnam intéresse donc PhiCo pour la manière dont il amène à réviser des catégories mal faites : l'assimilation trop rapide de la philosophie américaine, en fait états-unienne, à la philosophie analytique (alors qu'il y a eu le pragmatisme avant, mais aussi Emerson, Thoreau), la distinction trop tranchée entre philosophie analytique et philosophie continentale (alors qu'il y a des va et vient entre les deux), etc. Surtout, il offre des traitements intéressants des thèmes qui sont ceux de

PhiCo : le langage, la perception, l'éthique... Entre autres raisons de traduire, le contexte de recherche s'y prêtait.

Le deuxième aspect important du contexte est celui de la situation concrète de l'équipe PhiCo. Depuis le début des années 2000, PhiCo est devenue une grosse équipe de recherche, et cela se traduit concrètement de deux manières. D'une part, cela signifie une quinzaine de chercheurs et surtout 140 doctorants ; d'autre part et corrélativement, la multiplication des séminaires et des journées d'étude organisés par les doctorants, désireux d'être actifs, de promouvoir leurs recherches, mais aussi de se faire connaître. Le problème a donc été le suivant : chacun y est allé de « son » séminaire, de « sa » journée d'étude, sans qu'il y ait forcément de public pour cela et sans que cela contribue au renforcement de l'équipe, du moins à mes yeux. Cela a surtout conduit à une mauvaise émulation : il fallait absolument organiser un séminaire ou une journée d'étude pour ne pas être en reste par rapport aux autres. Le débat a donc été lancé sur ce sujet, avec en tête les idées suivantes : nous faire travailler ensemble, nous les doctorants, et produire quelque chose de concret et d'utile, sans en passer par les formes traditionnelles du séminaire ou de la journée d'étude. La traduction collective de Putnam m'a semblé être la réponse la plus appropriée.

Insistons sur ce critère de l'utilité. Face à la multiplication des séminaires et journées d'étude, la question a été rapidement : qu'est-ce que cela apporte ? Quels effets positifs, quels bénéfices ? On ne doute pas que « du savoir ait été produit » dans ces séminaires et journées, mais on imagine surtout que cela a rapporté quelque chose à leurs organisateurs : une relative visibilité de leur recherche, un début de carnet d'adresses. Le critère de l'utilité ou du bénéfice a des vertus : loin d'aller dans le sens de l'égoïsme et de la concurrence (autant de critiques un peu convenues), tout dépend évidemment de qui en bénéficie : utile pour qui ou quoi ? Au fond, il fallait que les organisateurs d'activités doctorales se posent la question de leur utilité pour l'équipe et pour la recherche en philosophie : qu'est-ce qui est utile ? De quoi a-t-on besoin ?

Concernant le critère du concret, la traduction a quelque chose de très concret, et c'est aussi cela qui a semblé pertinent par rapport à la multiplication des prises de *paroles* (en séminaire ou en colloque) : la production d'un volume concret, présent, visible en librairie, en bibliothèque. Cela peut par ailleurs être prolongé dans les questions suivantes : comment faire en sorte que la publication de cette traduction soit efficace, ait des effets concrets dans le paysage intellectuel ? C'est ce qu'on pourrait appeler le « Service Après Traduction » au lieu du « Service Après Vente » : la diffusion de cette publication sur les listes de chercheurs et sur les sites de l'équipe, l'organisation d'une journée d'étude sur le volume publié (en mai 2015), la publication d'un dossier sur Putnam dans une revue relativement importante en France, *Les Archives de philosophie*, en novembre 2016.

Enfin, concernant le critère du travail collectif, la spécificité du projet tient à ce que le but était de nous faire travailler et nous faire progresser ensemble : nous n'avions pas tous fait des traductions, ou à des degrés divers, et surtout nous n'étions pas tous français ou n'avions pas tous le français comme langue maternelle. Dans le cas de cette traduction de Putnam, Matthias Heuser est allemand, Alberto Naibo est italien et Anna Zielinska est polonaise ; tous sont venus en France pour leurs études et tous sont devenus bilingues à cette occasion. Concrètement, le travail collectif est passé par la formation de binômes.

De manière générale, il y a dans tous ces aspects le germe de ce que l'on a appelé « une politique étudiante de la traduction » : que pouvons-nous, doctorants, apporter à l'équipe que nous formons ? Comment pouvons-nous contribuer à transformer le paysage intellectuel ? Comment pouvons-nous le faire « nous », à plusieurs ?

La vocation au travail de traduction

Pour mettre en perspective de manière sociologique cette expérience de traduction, on peut mentionner le travail d'Isabelle Kalinowski, « La vocation au travail de traduction ». Cet article se fonde en partie sur « une série de 10 entretiens menés en juin 2002 auprès de traducteurs résidants en région parisienne, membres de l'Association des traducteurs littéraires français » (Kalinowski 2002 : 47). Il s'agit plus précisément de « traducteurs littéraires », à distinguer des « traducteurs techniques » (par exemple d'un mode d'emploi pour une machine) et des « interprètes ». Les traducteurs littéraires traduisent des œuvres littéraires ou non (cf. les sciences humaines), publiées par un éditeur. Voici ce qui se dégage de ces entretiens, la manière dont ces traducteurs se voient et voient le métier de la traduction :

« Beaucoup de traducteurs littéraires voient dans leur isolement un corrélat de la qualité de leur travail, qu'ils désignent comme un <artisanat d'art>. Ce labeur de création ne semble pouvoir être accompli qu'à l'écart des affaires banales de la vie sociale, il exige une rupture, un renoncement, qui sont légitimés par la valeur spécifique attribuée à l'exercice de la traduction : celui-ci est assimilé à l'accomplissement d'une œuvre. <C'est vraiment un grand métier de solitaire, la traduction, notre patron, c'est saint Jérôme, c'est quelqu'un qui est resté trente ans dans sa cellule pour traduire la Bible, qui s'est dit, pour traduire bien quelque chose il faut aller sur place, donc il a tout lâché, il est parti au fin fond de la Palestine... Et c'est vraiment ça, on vit des existences très marginales, comme des sortes de moines zen dans leur cellule.> (traductrice de romans féminins) » (Kalinowski 2002 : 48)

En réalité, cet isolement est double. Il s'agit d'abord d'un isolement par rapport à la vie sociale, autrement dit d'une rupture, d'un renoncement, d'une marginalité, d'une retraite, pour reprendre les termes utilisés ou suggérés. La référence à Saint Jérôme traduisant la Bible au fin fond de la Palestine est imposante, mais c'est ainsi que les traducteurs se présentent et on doit lui accorder une certaine valeur, même si le but de la sociologie peut être de montrer la réalité prosaïque dont cette auto-présentation ne parle pas.

Pour lui donner toute sa force, on peut l'interpréter dans les termes de Max Weber. Dans sa sociologie de la religion, ce dernier opère entre autres deux distinctions pour comprendre un phénomène particulier, le « salut individuel ». La première distinction concerne l'attitude à l'égard de la vie sociale : l'individu qui cherche à se sauver peut être soit actif (ascétisme) soit contemplatif (mystique). La deuxième distinction est la suivante : cette attitude peut s'exprimer au sein de ce monde (social), mais aussi prendre la forme d'une retraite hors du monde. Si l'on combine les deux distinctions, cela donne alors quatre possibilités, quatre figures : l'ascétisme hors du monde (le moine) ; l'ascétisme dans le monde (les missionnaires) ; le mysticisme hors du monde (le contemplatif, l'ermite) ; le mysticisme dans le monde (Lao-Tseu ?). Il est tout à fait typique que l'artiste et l'artisan aient longtemps été considérés dans ces termes, précisément comme des ascètes (puisque'ils sont actifs, qu'ils produisent quelque chose) hors du monde (puisque'ils coupent leurs liens avec la vie sociale), ce qui confère à leur activité une dimension religieuse. On trouve cette posture de l'écrivain ascète hors du monde de manière paradigmatique chez Proust³. Et il est significatif que les traducteurs se présentent aussi de cette manière : le but est évidemment de faire de la traduction une activité artistique, de se ranger dans la même catégorie que les écrivains qu'ils traduisent.

³ Cf. l'analyse qu'en fait Vincent Descombes (1987).

L'autre forme d'isolement est celle des traducteurs au quotidien, qui apparaît par contraste au tout début de l'article de Kalinowski, dans l'anecdote qu'elle raconte à propos des « fabriques de traductions » :

« Un jour un libraire de Leipzig reçoit Les écorcheurs, de M. d'Arincourt⁴, 2 vol. in-8. Il les porte à un de ses chefs d'atelier : <Monsieur, lui dit-il, c'est aujourd'hui mardi, je désirerais avoir la traduction complète de cet ouvrage pour jeudi soir>. À la fin du XVIII^e et au XIX^e siècle, la productivité des <fabriques de traduction> de Leipzig qui employaient de véritables chaînes de traducteurs pour achever avant les foires les volumes d'importation (surtout français) occupant alors une part considérable du marché des livres, stupéfiait le voyageur lettré. » (Kalinowski 2002 : 47)

Comme elle le souligne par après, cette organisation de la traduction en « fabrique » est restée l'exception par rapport à la règle. La règle, c'est au contraire le statut d'« ouvrier à domicile », le non salariat, le paiement à la tâche, l'emploi à la demande, même quand il s'agit de traduire au plus vite et pour de grands tirages les romans populaires américains qu'on trouve un peu partout. L'isolement dans le travail quotidien est la règle.

Au passage, cela permet peut-être de comprendre un fait intéressant rapporté par Kalinowski à propos des groupements de traducteurs : en France, alors qu'il y a un syndicat des traducteurs techniques (la « Société française des traducteurs », fondée en 1947), il n'y a pas de syndicat des traducteurs littéraires, mais une Association des traducteurs littéraires. Il y a bien eu apparemment une proposition en l'an 2000 pour transformer l'association en syndicat, mais elle a été refusée à l'unanimité par crainte de politisation. Au mieux, il y a des échanges entre traducteurs via l'association (assemblées, réunions, annuaire professionnel, site internet, liste de diffusion), mais pas de véritable action collective, ou alors exceptionnelle.

Ce n'est clairement pas dans cet esprit individualiste que la traduction de Putnam a été lancée, « individualiste » n'étant pas ici une critique mais la forme sociologique que prend cette pratique. Cela n'a rien eu à voir avec l'isolement presque religieux du traducteur, ni avec l'isolement dans le travail. Certes, chacun a eu à traduire son chapitre, seul devant son livre, mais la dimension collective ne s'est pas limitée à une mise en commun des travaux solitaires, elle a pris la forme de binômes (les binômes se sont vus ou ont échangé très régulièrement), de réunions de travail où il nous a fallu nous accorder sur le vocabulaire et surtout sur la résolution de difficultés, chaque solution devant être répercutée dans le reste du travail. Cette traduction a été un véritable travail collectif et pas seulement de mise en commun de travaux : une mise en commun reste un regroupement de travaux réalisés par ailleurs, alors que dans un travail collectif, les décisions se prennent ensemble.

S'il y a une pensée philosophique qui permet de penser cela et qui se distingue donc fortement de la pensée individualiste/religieuse de la traduction, c'est celle de Stanley Cavell, philosophe américain contemporain qui s'inscrit dans la philosophie du langage ordinaire. Pour reprendre certaines de ses formules, il nous a fallu nous demander, comme dans toute organisation d'une traduction : que dirions-nous (en français) pour rendre tel passage (en anglais) ? Mais aussi : au fond, nous, traducteurs, que sommes-nous prêts à dire ? À quelle expression sommes-nous prêts à nous engager ? Dans la première question, « que dirions-nous en français... ? », on se réfère à la langue française, sans bien savoir d'ailleurs si c'est vraiment ainsi qu'un francophone dirait les choses. D'ailleurs, quel francophone ? Mais avec la deuxième question, il en va de ce que « nous », traducteurs, sommes prêts à dire, de ce à quoi « nous » sommes prêts à nous engager – bien qu'au final, en tant que directeur de

⁴ Romancier romantique français du début du 19^e siècle.

traduction, je sois au fond le seul responsable de ce qui aura été publié. Mais que je sois au final le responsable de cette traduction n'empêche pas que l'auteur de cette traduction c'est en partie ce « nous » qui s'est formé dans ce travail.

En réalité, cela n'a rien d'original. D'une part, il y a actuellement des traductions collectives, ce que masque la représentation du traducteur comme solitaire ; d'autre part, cela a été une pratique répandue jusqu'à la Renaissance, comme cherche à le décrire le laboratoire des Arts et médiations humaines :

« L'histoire de la traduction est traversée par une tension entre une approche individualiste et une approche collective. De l'Antiquité à la Renaissance, la traduction était couramment l'affaire d'équipes de spécialistes multilingues. Des experts de différentes cultures y travaillaient de conserve à la résolution de problèmes de traduction, et les actes d'écriture et de lecture, généralement distincts les uns des autres, se trouvaient distribués et démultipliés entre les différents collaborateurs. Bistué (2013) a montré comment l'exigence d'unité au sein des institutions et des discours de la Renaissance européenne – se manifestant notamment à travers la standardisation de la langue et la consolidation de la foi, du foyer, de l'État, de la monarchie et de l'Église sous l'autorité de la figure unique de leurs patriarches singuliers – se conjugue avec l'exigence d'unité poétique : unité d'action, de temps, de lieu et de style. À cette époque, en effet, les préfaces et les traités consacrés à la question mettent de plus en plus l'accent sur la traduction comme un acte supposé singulier. Dès lors que l'on a délégué à l'individu une tâche souvent accomplie par un collectif, les théoriciens ont pu imaginer le traducteur comme le substitut de l'auteur du texte, lui confiant une mission redoutable : rivaliser avec l'entendement de l'auteur dans sa propre langue, tout en égalant son talent et son style dans une autre.

La Renaissance a donc ouvert la voie à une focalisation nouvelle sur la figure du traducteur en tant qu'individu, qui atteint son apogée au cours de la période romantique. On idéalise alors l'écrivain en tant qu'artiste : c'est un être unique et inspiré, doué d'un génie immatériel, voire spirituel, capable de révéler les fragments d'une langue idéale, selon la célèbre interprétation de Walter Benjamin. [...]

La représentation de la traduction comme une action individuelle plutôt que collective résulte ainsi d'un impératif idéologique d'unification des processus politiques et juridiques, engendrant des idéologies non seulement linguistiques mais aussi stylistiques. À la fin du XX^e siècle, la convergence d'impératifs institutionnels et politiques (l'Union européenne, la mondialisation des échanges, l'affirmation d'acteurs internationaux multiculturels) et l'avènement de nouvelles technologies (outils numériques, Internet) changent à nouveau la donne. Les pratiques qui se développent actuellement, comme le partage de données, la division en tâches, la constitution de mémoires de traduction à partir de corpus multi-auteurs, remettent à l'honneur le travail collectif tout en en modifiant profondément les conditions d'exercice »⁵

Une traduction rentable ?

Tournons-nous maintenant vers un deuxième aspect du projet de traduction, son articulation à un projet de carrière universitaire. Derrière la volonté de « modifier le paysage intellectuel », il y a aussi un autre intérêt qui est celui de la carrière universitaire. Cela est

⁵ Présentation d'un des projets du Labex Arts H2H (<http://collaborativetranslation.labex-arts-h2h.fr/fr/content/présentation-du-projet-0>), consulté le 7 février 2016.

évident mais il est intéressant d'essayer, avec la sociologie de la traduction, de comprendre dans quelle mesure et comment cet intérêt entre en jeu. On peut constater, avec Kalinowski, que traduire ne va pas nécessairement dans le sens de la carrière et même parfois s'y oppose :

« [La pratique de la traduction] est de fait disqualifiante dans une carrière universitaire, du moins dans les disciplines de langues. <Lorsqu'on postulait pour être nommé maître de conférences, ceux d'entre nous qui traduisaient se gardaient bien de l'indiquer sur leur CV, même s'ils avaient dix ou douze bouquins traduits, qui étaient visibles dans toutes les vitrines, ils ne le disaient pas, parce que ça n'est pas considéré, même pour postuler comme professeur de langues étrangères [...] C'est une chose qu'on dissimulait, ça n'était pas considéré comme de la recherche, ni comme une activité digne d'un universitaire.> (universitaire traductrice) » (Kalinowski 2002 : 52)

Le propos est à peine croyable et I. Kalinowski en propose l'explication, ou du moins le relie aux facteurs suivants : ceux qui pratiquent la traduction occupent les positions les plus dominées dans l'institution (ce sont souvent des femmes, avec peu d'accès aux chaires de professeur, dont l'entrée dans la carrière est tardive, dont les publications sont de moindres quantités, les postes plus provinciaux, etc.). Et de manière plus générale, la pratique de la traduction se trouverait en position dominée au sein des départements de lettres et langues, qui plus est en lettres et sciences humaines, même si les choses semblent évoluer.

En même temps, cela ne fait que souligner la spécificité de la philosophie quant à la traduction, et notamment quant à la traduction de certaines langues : « En philosophie, en revanche, parce qu'il implique majoritairement une familiarité affichée avec le patrimoine le plus prestigieux, le patrimoine philosophique allemand, l'exercice de la traduction a été, tout au long du XX^e siècle, une source de profits académiques importants » (Kalinowski 2002 : 52). Ce point de la traduction allemande revient chez tous les auteurs que l'on peut lire sur la question et qui se réfèrent sans aucun doute à l'engouement français pour les philosophes allemands ou de langue allemande, de Kant à Habermas, en passant par Husserl, Heidegger ou Nietzsche. La conséquence que l'on peut en tirer, c'est que Putnam n'est pas l'auteur le plus rentable, d'un point de vue académique et symbolique, face à des traductions d'auteurs allemands passés ou contemporains.

Pour rendre le point encore plus complexe, on peut ajouter un autre élément que l'on trouve dans l'article d'I. Kalinowski, à savoir la distinction entre plusieurs types de traducteurs littéraires, notamment les traducteurs à temps plein et les traducteurs universitaires. Ils sont différents par bien des aspects, dont : une certaine précarité ou le fonctionnariat ; les traductions les plus diverses ou les traductions plus nobles ; la réception de commandes difficiles à refuser ou la possibilité de proposer librement une traduction, etc. Cependant, le point important, nous semble-t-il, c'est leur origine en partie commune : il y a une grande proportion, chez les traducteurs professionnels, de personnes qui ont commencé une thèse, mais ne l'ont pas finie, là où les autres sont entrés à l'université. Au passage, les traducteurs professionnels font du coup « payer symboliquement » les traducteurs universitaires, quand ils affirment par exemple que ces derniers ont du mal à sortir de la logique des concours d'enseignement, que leurs traductions sont trop scolaires, trop « à la lettre », alors qu'eux seraient libres et du côté de la création.

À cette distinction bien réelle et bien marquée, je rajouterais notre situation à nous qui n'étions pas des traducteurs professionnels, sans être encore des universitaires, mais qui cherchions ou cherchons à le devenir (et cela a marché d'ailleurs pour deux d'entre eux, mais je ne sais pas quel est le rôle de la traduction de Putnam dans tout cela – à mon avis, assez mineur). La conséquence, c'est que la place de la traduction dans la carrière peut être assez variable. Distinguons plusieurs cas :

- Avoir un poste à l'université et traduire de l'allemand : la situation la plus enviable.
- Avoir un poste à l'université et traduire de l'anglais, ce qui jouit d'une certaine estime, mais peut être considéré comme un peu facile : un chercheur est censé lire en anglais, y a-t-il vraiment besoin de traduire ? (En réalité, les études montrent qu'un universitaire lit en langue originale surtout dans son domaine de recherche, pas tant pour le reste).
- Avoir un poste à l'université et traduire de l'italien, ce qui vaudra un peu d'estime tout de même, de par l'originalité et le relatif prestige de cette langue.
- Ne pas avoir de poste à l'université mais y prétendre, et traduire de l'allemand, gage de sérieux.
- Ne pas avoir de poste à l'université mais y prétendre, et traduire de l'anglais, gage de nouveauté, peut-être, ou alors de mode, ce qui est moins considéré.
- Avoir abandonné la carrière académique, mais garder le prestige de la traduction de l'allemand.
- Avoir abandonné la carrière académique, et se contenter de traductions en anglais.

Un bon projet de traduction, s'il est lié à une perspective professionnelle, se doit évidemment de prendre en compte ces différents cas, dont la hiérarchie n'est évidemment pas fixe et est susceptible de changer, en fonction des contextes et dans le temps.

Le champ éditorial de la traduction

Enfin, on insistera sur la question du champ éditorial de la traduction. Il y aurait beaucoup de choses à dire sur ce champ éditorial, ce dont témoignent les travaux de Gisèle Sapiro, notamment *Translatio. Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation* (2013) et *Traduire la littérature et les sciences humaines. Conditions et obstacles* (2012). On y apprend de nombreuses choses concernant les langues traduites (proportion, hiérarchie, évolution) ; la part des traductions de sciences humaines dans l'édition en sciences humaines en général ; la part des traductions de sciences humaines dans les traductions en général ; le poids des différentes disciplines traduites (histoire, philosophie, droit, etc.).

Je me focaliserai cependant sur les maisons d'éditions, qui ne forment évidemment pas un tout homogène. On doit notamment distinguer en France entre les grandes maisons d'édition et les petites maisons d'édition, et au sein des grandes maisons d'édition, entre les généralistes et les spécialisées. Si l'on commence par les grandes maisons d'édition⁶, la différence entre généralistes et spécialistes, concernant les traductions, se fait de multiples manières, entre autres choses :

– Le type d'intermédiaires entre le ou les traducteurs et l'éditeur. Dans le cas des spécialistes, il s'agit des universitaires, qui sont souvent à la fois auteurs, voire directeurs de collection chez cet éditeur ; dans le cas des généralistes, les intermédiaires sont de nature plus diverse, et sans doute plus liés au reste du monde culture et intellectuel.

– Le type d'ouvrage publié. Chez les éditeurs généralistes, les ouvrages traduits sont davantage « grand public » (notamment un certain nombre d'universitaires américains,

⁶ Cf. Bosser (2012).

historiens, qui sont réputés avoir un certain talent d'écriture) ou bien de l'ordre du débat de société. Chez les éditeurs spécialisés, il y a évidemment les ouvrages traduits qui marquent une avancée dans le champ scientifique, mais aussi les ouvrages prescripteurs, censés devenir des classiques. C'est dans ce champ-là qu'il faut inscrire notre traduction de Putnam :

« Un premier type [chez les éditeurs spécialisés] est constitué des ouvrages vecteurs potentiels d'une prescription, souvent une nouvelle traduction d'un classique qui n'est plus diffusé et qui s'inscrit dans une logique de canon académique, ou alors un ouvrage pouvant devenir une référence :

<On peut dire deux choses. La communauté des chercheurs l'aura sans doute lu dans la langue originale. Ensuite, cet ouvrage va-t-il devenir un ouvrage de connaissances en khâgne, en classe prépa, en licence, en master ? Cela veut dire que vous avez des ouvrages destinés à la recherche (et alors on traduit peu) et des traductions susceptibles de toucher un public sinon large, du moins récurrent. On traduit toujours du fonds.> (Entretien 83. Directeur éditorial d'une maison d'édition savante indépendante)

Dans les maisons d'édition savantes, la traduction des auteurs majeurs du domaine public est fréquente car plus sûre de rencontrer un public de prescription, la concurrence rendant cette stratégie de plus en plus difficile à entreprendre. D'où la recherche <d'auteurs contemporains, mais qui sont déjà devenus des classiques>, car commentés, présentés aux étudiants, selon le responsable éditorial d'une maison d'édition savante indépendante. » (Sapiro 2012 : 260)

Putnam n'appartient plus à la catégorie d'ouvrages destinés seulement à la recherche, mais relève de l'autre catégorie, celle des auteurs pouvant toucher un public plus large, même s'il ne touche pas encore le public des classes préparatoires. Il est précisément le type d'auteur contemporain devenu un classique à l'université, ou en train de le devenir, ce dont témoigne sa publication aux éditions du Cerf, éditeur spécialisé en philosophie et théologie, dans une collection où l'on trouve à la fois des collègues universitaires et des contemporains classiques.

Venons-en brièvement aux petites maisons d'édition en sciences humaines et sociales, qui, en France, se sont fait de la traduction une spécialité⁷. Ce sont des maisons créées entre 1980 et 2005 et souvent à tonalité politique, entre sciences humaines et essais. Un exemple type, c'est la traduction et la publication de *Une histoire populaire des États-Unis*, de Howard Zinn, aux éditions Agone, qui a été un succès, ou bien la traduction de livres de Stanley Cavell aux éditions de l'Éclat.

À nouveau, à l'évidence, un véritable projet de traduction se doit de prendre en compte cette diversité de possibilités qui est offerte par le champ éditorial et qui varie dans l'espace, en fonction des pays, et dans le temps, en fonction des périodes.

On conclura en esquissant les quelques principes d'une « politique étudiante de traduction » :

- Le choix de la traduction collective, bénéfique à tout point de vue, notamment dans la constitution de véritables équipes.

⁷ Cf. Noël (2012).

- Le choix de valoriser, en philosophie, d'autres langues que l'allemand, ce qui peut vouloir dire paradoxalement, en France en tout cas, l'anglais, mais aussi évidemment l'italien, l'espagnol, le russe, etc.
- Le choix des éditeurs et collections participant au renouvellement du fonds de philosophes et valorisant la transformation de certains auteurs en classique.

Ces principes ne définissent pas tout projet que l'on veut mener, mais indiquent les paramètres qu'il faut prendre en compte si l'on veut mener à bien un projet de traductions à long terme et si l'on a le souci de contribuer à la fois au développement de la recherche, au renforcement de son équipe et à la poursuite de sa carrière.

Références

BOSSER Sylvie (2012), « Pratiques et représentations de la traduction en sciences humaines et sociales : éditeurs généralistes et maisons d'édition savantes », in G. Sapiro (2012) *Traduire la littérature et les sciences humaines. Conditions et obstacles*, Paris, Ministère de la Culture, pp. 249–271.

BOURDIEU Pierre (2002), « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 5, N°145, pp. 3–8.

DESCOMBES Vincent (1987), *Proust. Philosophie du roman*, Paris, Minuit.

ELLIOTT Jay (2012), « La nature comme esprit et comme monde », in A. Le Goff et C. Al-Saleh (dir.), *Autour de L'esprit et le monde de John McDowell*, Paris, Vrin, pp. 151–162.

KALINOWSKI Isabelle (2002), « La vocation au travail de traduction », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 4, N°144, pp. 47–54.

NOËL Sophie, « L'engagement par la traduction. Le rôle des petits éditeurs indépendants dans l'importation des ouvrages en sciences humaines », in G. Sapiro (2012), *Traduire la littérature et les sciences humaines. Conditions et obstacles*, Paris, Ministère de la Culture, pp. 273–295.

PUTNAM Hilary (2013), *L'Éthique sans Ontologie*, trad. fr. sous la direction de P. Fasula, Paris, Le Cerf.

PUTNAM Hilary (2012), « Vers un réalisme moral raisonnable », in A. Moreno et A. Soulez (dir.), *Grammatical ou transcendantal ?*, Cahiers de philosophie du langage, vol. 8, pp. 169–186.

SAPIRO Gisèle (2012), *Traduire la littérature et les sciences humaines. Conditions et obstacles*, Paris, Ministère de la Culture.

SAPIRO Gisèle (2009), *Translatio. Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, Paris, Éditions du CNRS, Collection « Culture et société ».

WITTGENSTEIN Ludwig (2004), *Recherches philosophiques*, trad. fr. F. Dastur et alii Paris, Gallimard.